

*Les Lavandières de Santarem*, après avoir pendant une semaine fait mentir l'affiche et trompé l'espérance du public, ont enfin vu le jour et obtenu le plus bruyant succès. Rien n'y a manqué, ni les bravos, ni les applaudissements, ni les trépignements, et la *prima donna* a été presque littéralement ensevelie sous les bouquets. Un de nos confrères se plaignait dernièrement de cette consommation de fleurs, qui lui paraissait immodérée: Les directions, disait-il, devraient enfin y mettre un terme. Cela vient de ce qu'il n'y a pas encore suffisamment accoutumé. Avec le temps il s'y fera. Ce qui le prouve, c'est que ce même confrère, si délicat à l'endroit des bouquets, ne songe plus à se plaindre des claqueurs. Il a l'habitude de ce brouhaha qui suit régulièrement chaque morceau, et lui sert de ritournelle, et peut-être le regretterait-il s'il ne l'entendait plus. Il est très vrai qu'en prévenant ainsi le public, en le mettant dans l'impuissance d'exprimer son opinion, de formuler son jugement, on le désintéresse du théâtre, et que les entreprises dramatiques y perdent, tout compte fait, beaucoup plus qu'elles n'ont cru y gagner. Mais que nous importe? nous ne sommes point actionnaires. Laissons, mon cher confrère, ces messieurs et ces dames faire en paix leur petite cuisine, dont tout le monde connaît les recettes, et suppléer par la sauce au poisson absent; et, si vous n'aimez pas l'enthousiasme de commande, allez au Théâtre-Italien, allez aux Bouffes-Parisiens. Là le public n'a pas encore été dépouillé de ses attributions: s'il n'est pas satisfait, il peut le dire, et, s'il est content, il peut applaudir sans se compromettre.

M. Gevaert, l'auteur de la musique des *Lavandières* [*Les lavandières de Santarem*], aurait pu se passer, pour sa part, de ces moyens de succès. Il y a du mérite dans sa partition, un mérite réel, des mélodies heureuses, des harmonies fort distinguées, des combinaisons instrumentales très-variées, et parfois très-piquantes. Son style n'est pas celui de tout le monde, et la science n'y détruit pas le naturel ni l'abandon. S'il n'a pas précisément une grande chaleur, on ne peut lui refuser pourtant de la facilité, de la rapidité, et une remarquable abondance de développements. Enfin, si M. Gevaert a besoin de réfléchir encore et d'étudier le théâtre, sinon la musique, ce n'en est pas moins l'un des jeunes compositeurs d'aujourd'hui qui ont le plus d'avenir.

Tous les morceaux de sa volumineuse partition ne méritent pourtant pas, à notre avis, les mêmes éloges. Celui de tous qu'on applaudit le plus, l'air de Margarida, au second acte, est peu en rapport avec la situation, et ne dit pas ce que le personnage devrait dire. Le style en est prétentieux; les fioritures dont il est orné sont lourdes et d'un goût très-contestable. Nous en pourrions citer encore d'autres qui ne sont pas, ou qui ne nous semblent pas tout à fait sans reproche. Mais nous aimons mieux parler de ceux qui nous ont paru justifier les applaudissements du parterre, et auxquels est dû probablement le succès de l'œuvre nouvelle. C'est l'introduction; c'est la romance de Margarida au premier acte, qui est modulée avec une adresse extrême. Ce sont les couplets chantés par le soldat Manoël: *A la cour*, etc., couplets très-expressifs, et dont la coupe n'est pas vulgaire; ce sont les couplets en duo chantés par Margarida et Theresa.

Nous n'avons rien trouvé d'extraordinaire à la marche du régiment de Santarem; mais elle a fait éclater tant d'applaudissements et d'enthousiasme que notre admiration ne lui est probablement pas nécessaire.

Au second acte, les airs de ballet ont droit à une mention spéciale, les deux premiers surtout, qui brillent par une remarquable élégance, beaucoup de finesse, des modulations très-piquantes et une grande originalité. Le troisième, avec ses accords vigoureux frappés sur le dernier temps de la mesure, rappelle un peu trop certain boléro que tout le monde a vingt fois entendu. Les couplets de Pablo: *Ah! la*

*bonne aubaine*, ont du mouvement et de la gaieté.

Le quatuor, avec accompagnement de clochettes, au troisième acte, est un petit morceau fort piquant et fort agréable. C'est un de ceux où l'auteur a pu le mieux déployer les qualités qui paraissent prédominer en lui, savoir: la finesse et l'élégance harmonique. Enfin, il y a dans les *Lavandières de Santarem*, comme nous l'avons dit plus haut, un mérite réel et sérieux. Le grand air de la *prima donna* excepté, rien n'y est mauvais. L'auteur s'y maintient constamment au-dessus des basses régions. Il n'est jamais trivial, jamais plat: mais il ne s'élève jamais, non plus, à une très-grande hauteur, et les scènes du second et du troisième acte, qui exigeaient de la sensibilité et de la passion, sont, à notre avis, celles où il a été le moins bien inspiré. Beaucoup de choses, dans sa partition, font plaisir. Mais // 291 // c'est un plaisir calme, et qui ne va jamais jusqu'à l'émotion.

Le poème a été ramassé un peu partout. Un roi libertin, qui devient amoureux d'une femme inconnue, sur un portrait qu'il a trouvé dans une allée de son parc, et promet tous les biens de ce monde à celui de ses courtisans qui découvrira l'original. Un marquis Casilhas, qui accepte cette honorable mission, trouve la beauté qu'il cherche parmi les blanchisseuses de Santarem, l'enlève, et la conduit à Mafra, où est le *Parc aux cerfs* de ce nouveau Louis XV; un soldat du régiment de Santarem, amant aimé de la blanchisseuse, et qui déserte pour courir après elle, quand il apprend qu'elle a été enlevée: tout cela n'a rien de bien nouveau pour le lecteur, et nous lui épargnerons les détails.

Ce M. de Casilhas, qui se fait avec tant de zèle le pourvoyeur des plaisirs de Sa Majesté Portugaise, est dévoré d'un ardent désir de faire fortune, et le duc d'Aguilar lui a promis la main d'une jeune fille inconnue qu'il protège mystérieusement, et à laquelle il doit léguer tous ses biens. Or cette jeune fille est précisément la blanchisseuse ou lavandière que Casilhas a enlevée. Margarida la blanchisseuse est fille naturelle du duc d'Aguilar. Voilà Casilhas bien attrapé! Margarid heureusement a autant de présence d'esprit que de sagesse, et lorsqu'elle se voit enfermée avec le roi dans un appartement où elle ne peut espérer aucun secours, elle s'arme d'une bougie, et met courageusement le feu aux rideaux. Le roi crie: *Au secours*, et la belle est délivrée. Il faut rendre justice aux auteurs du livret: ce moyen de tirer la vertu d'embarras n'avait pas encore été employé au théâtre.

Ce qui ne s'était pas vu non plus, c'est l'audace du soldat Manoël, qui, se trouvant à un certain moment dans les jardins de Mafra, - tout le monde y entre, comme on entre, à Paris, aux Champs-Élysées, - se place résolument entre Margarida et le monarque, et dit à celui-ci: Vous ne passerez pas. Le roi, furieux, fait comme Néron, quand il ne sait plus que répondre à Britannicus: *Holà, gardes!* Une meute de laquais galonnés et titrés se jette aussitôt sur Manoël et l'entraîne au cachot. Le roi se vengera sur lui de toutes ses déconvenues. Casilhas, qui a promis au duc d'Aguilar de réparer ses infamies, obtient, il est vrai, la liberté du généreux soldat. Mais cette clémence n'est qu'apparente. - Je lui pardonne son insolence, dit le roi, mais c'est la dernière grâce que je lui ferai. - Il croit le régiment de Santarem devant l'ennemi, et se promet bien de faire fusiller Manoël comme déserteur. Il a compté sans le colonel du régiment, jeune guerrier qui n'a pas encore quinze ans, mais en qui l'esprit comme la valeur n'a pas attendu le nombre des années. Il aime tendrement Manoël, et a juré de ne le point laisser périr. Il ramène donc son régiment à Mafra par une marche adroite et rapide. Il entre sans façon dans les appartements du château, avec toute sa troupe, tambour battant, baïonnette au canon. - Tu ne voulais pas revenir au régiment: il a bien fallu que le régiment vint à toi. - Sa Majesté donc se voit encore une fois déçue; Manoël n'est plus déserteur, et devient l'heureux époux de la fille,

**L'ILLUSTRATION, 3 novembre 1855, pp. 290-291.**

hautement reconnue, du duc d'Aguilar. Ce bonhomme de duc n'a jamais voulu épouser la mère de Margarida parce qu'elle n'était pas noble; mais tous les pères d'opéra-comique deviennent philosophes au dénoûment.

Ce livret est aussi extravagant qu'un livret doit l'être aujourd'hui pour réussir. Il a donc réussi, et avec éclat. Nous n'osons lui promettre autant de représentations qu'en a eues *Jaguarita l'Indienne*, dont la vogue n'est pas encore épuisée.

C'est M<sup>me</sup> Lauters qui remplit le rôle de Margarida. Sa voix est superbe; on lui voudrait seulement une vocalisation plus facile, avec un style moins emphatique et plus varié. – M<sup>lle</sup> Girard est amusante dans le rôle du petit colonel, et M. Dulaurens, dans celui de Manoël, fait preuve d'adresse et de talent comme acteur et comme chanteur.

**L'ILLUSTRATION, 3 novembre 1855, pp. 290-291.**

Journal Title:	L'ILLUSTRATION
Journal Subtitle:	Journal Universel
Day of Week:	Saturday
Calendar Date:	3 November 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	TOME XXVI
Year:	None
Series:	Juillet-Décembre 1855
Issue:	3 Novembre 1855
Livraison:	None
Pagination:	290-291
Title of Article:	Chronique musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	G. Héquet
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal Text
Cross-reference:	None